

Souvenirs de mobilité, Résidence fleurie, Coulonges-sur-Sarthe
Regards croisés sur nos campagnes, association des Films dans mon potager, avril-septembre 2015

Confiés à Jean-Baptiste Evette

par

Blanche	Madeleine
Dominique	Madeleine
Valentin	Jean-Claude
Monique	Claude
Josiane	Jeannette
Antoinette	Jacques
Ginette	

Le transport, c'était les galoches

On allait à pied, à pied, à pied oui, et à vélo. Il y avait des bicyclettes. Le petit vélo passait au plus petit, on se les transmettait. Après on a eu la mobylette.

Monique : — À l'école, j'allais à pied, j'avais quatre kilomètres, ou huit kilomètres, alors on mangeait chez une amie, une voisine à mes parents. Je prenais une copine, puis une autre. On arrivait à l'école, on était douze. Ben oui, il y avait du monde dans toutes les maisons, et il y avait des familles nombreuses à cette époque. Mon frère, c'était un garçon évidemment, lui y faisait plus fort. Il arrivait à l'école en retard, il dénichait les nids de pie ou de coucou. Les gars, ils en faisaient des conneries. On n'a pas tout su.

Dominique : — J'avais quatre kilomètres aussi, je ne partais pas tout seul, nous étions huit enfants. À Messei, il y avait l'école des filles et l'école des garçons.

— À Fresnaye, les cours des garçons et des filles étaient séparés, mais se retrouvaient-ils pas après, pour faire des bêtises !

Blanche allait à pied au Pin la Garenne : — J'avais trois camarades qui venaient avec moi. Il y avait au moins quinze kilomètres. J'avais pas de vélo. On partait de la Haute Borde, elle s'appelait comme ça, la maison. J'ai même tombé malade, trois semaines sans aller à l'école, le docteur est venu, tout ça. Il y en avait de la neige en ce temps-là. On mangeait chez les sœurs, j'apportais mon manger pour le faire chauffer, dans une petite gamelle en aluminium, les parents le préparaient la veille, viande et légumes, puis je montais à l'école, dans le bourg.

Blanche avait des sabots. Monique des galoches, les semelles faites en bois, avec le dessus en cuir et des lacets. Pour une fille, les galoches, ça faisait plus élégant que des sabots de bois.

Le cordonnier faisait le cuir. Quand il y avait de la neige, c'était pas triste de promener avec ça. On se foutait la gueule par terre. Ça collait aux pieds. On tapait des pieds pour enlever la neige. Dans le temps, l'hiver, il y avait de l'hiver, ça durait longtemps. Quand y a eu les bottes en caoutchouc, on était mieux, parce que la neige collait pas.

Dominique : La première botte, paf ! Cassée. Rien à faire. On les a réparées.

— Ça durait longtemps si elles étaient bonnes et bien menées. Sinon, eh bien, ils faisaient réparer, les parents, que ça soit chaussures en bois ou chaussures en cuir, et, comme là, aux sabots, ils faisaient mettre un caoutchouc, ils cloutaient un autre truc en cuir dessous, et ça nous faisait une mini-semelle, pour pas glisser. Ah, moi, mon grand-père, il faisait ça, il mettait des semelles de caoutchouc sous les sabots.

Dominique : Moi aussi, moi aussi. À Messei, ça.

— On était de la Fresnaye, nous : il y avait trois sabotiers, on était équipé ; ils avaient du travail, vous croyez. Comme dans les fermes, les commis y travaillaient avec des sabots, ils mettaient de la paille dedans pour avoir plus chaud. La paille, c'est bien. Même, dans les bottes de caoutchouc, après on mettait aussi de la paille, si des fois ils transpiraient, c'était plus sain. Ils pliaient de la paille bien serrée. C'était comme une « semelle de bottes de foin ».

Valentin, lui, faisait trois kilomètres à travers champs. Quelquefois ses souliers étaient crottés.

Maintenant, les gens auraient peur que les enfants soient emmenés. À cette époque-là, ça n'arrivait pas. D'abord, on était tellement nombreux sur la route à l'arrivée...

Dominique, à douze ans, travaillait dans les prés, arrachait les ronces et tout ça : « Il y en avait onze hectares chez nous, c'était pas beaucoup, m'enfin... » et il marchait aussi quatre kilomètres pour aller traire les vaches, « ça, c'est vrai ! Pour l'école, on avait un bout de pain, deux œufs ou... je sais plus quoi, pour déjeuner. »

Claude était de Fougères, en Île et Vilaine, elle était près de son école, c'était comme ça : — C'était le pays de la chaussure, alors je ne portais pas de galoches. À Fougères, il ne fallait pas avoir un talon de travers, on vous remarquait, on vous le disait. C'était vraiment très agréable, un très beau château. Pour l'école, j'étais chez les sœurs. Je ne saurais pas vous dire si elles étaient sévères, contrariantes en tous les cas, et toutes les bêtises que j'ai pu faire, je les ai faites. Et je n'ai aucun regret. Avec une camarade, la sœur nous avait punies, chacune d'un côté du piano, c'était un cours de musique. Ma camarade m'a dit « j'ai des punaises ». On a punaisé le voile de la sœur sur le tableau, quand elle a bougé, le voile a craqué. Ce n'en est qu'une parmi tant d'autres. Seulement, la fille avec qui j'étais, c'était la nièce de la supérieure. Elle a simplement dit « Vous ne recommencerez pas. — Oh, non ! C'était vraiment par inadvertance qu'on a fait ça, on ne recommencera jamais. »

Jeannette était tourangelle : — Moi, j'ai passé toute ma jeunesse à Tours, rien de particulier à signaler. J'étais à dix minutes de l'école, chez les sœurs. La discipline était comme dans toutes les écoles.

Ginette : Pour aller à l'école, c'était à pied, en galoches ou en sabots. Facilement pas loin de deux kilomètres, c'était la guerre, il n'y avait pas de transport. Le transport, c'était les galoches. Il n'y avait pas d'essence. Et l'hiver on avait de la neige jusqu'aux genoux, quand le cantonnier n'était pas passé, et c'était pourtant la ville, Montreuil sous Bois.

En habitant à Paris, porte de Montreuil, en allant à l'école rue Eugène-Reisz, dans le 20^e, il fallait emmener les cinq petites sœurs : je tenais mes petites sœurs avec moi. On était six filles et j'étais l'aînée. Il y avait une grande rue à traverser, et je les tenais bien. Une fois, ma petite sœur s'était sauvée de la maternelle et avait traversé toute seule. Je lui ai demandé comment elle avait fait, elle a dit : « Je n'ai pas traversé, j'ai couru. »

La grande distraction, c'était de tirer les sonnettes et de courir. Jean-Claude en revanche, habitait juste en face de l'école et n'avait pas l'occasion de faire de bêtises, ni de jouer aux billes ou à la toupie.

— On partait de sur la Nationale 12 pour aller à l'école de La Mesnière, on avait trois kilomètres, mais il y avait moins de voitures qu'aujourd'hui. En hiver, on partait à la nuit et on rentrait à la nuit, mais ça ne faisait pas peur, car on se rejoignait à cinq ou six avant de partir et on allait à l'école. Sur le trajet, on faisait des bêtises, on allait aux nids, on dénichait des petits oiseaux. Il y avait un local où les paysans amenaient leur cidre pour faire de l'eau-de-vie. Il y avait la mare où on allait chercher des grenouilles. Un jour, la barrière qui fermait

la mare a cassé et puis... chu dans l'eau. On a eu du plaisir en allant à l'école, malgré les kilomètres.

Le vélo, la liberté et le beurre

— Quand on a eu le premier vélo qui a été donné, ça, c'était l'Amérique, hein ! C'était le vélo de la fille de mon parrain. Mon parrain, il n'avait qu'une fille et quand sa fille est sortie de l'école, il m'a dit je te donnerai le vélo à la Marie-Louise. Ça, c'était un beau cadeau ; fallait d'abord apprendre à aller comme il faut.

Blanche n'a jamais fait de vélo, elle allait à pied.

Dominique a été mis à l'assistance, parce que sa maman n'allait pas bien. À douze ans, il a eu un vélo, il fallait faire attention. Il a acheté son premier vélo avec un petit peu d'argent versé parce qu'il était pupille de l'État. Il n'avait plus de parents à ce moment-là... Enfin, si, il avait des parents, mais...

Valentin a eu un vélo à treize ans : « C'était beau, oui ! »

Jacques : « Le vélo, j'avais un Helyett « Tour de France », mon frère un Peugeot. L'usine Helyett était sur le bord de la Loire, du côté d'Angers. J'avais un camarade, le dimanche, on allait prendre l'apéritif à Lisieux. Mon frère avait un camarade à Rémalard, il partait le voir à vélo dans la journée. »

Antoinette : — Le vélo, je me serais fait renverser ; aller au bal, j'aurais mal tourné ; nager, je me serais noyée.

Pour Jacques, qui est d'ici, comme ses parents ont eu deux garçons coup sur coup et que son père qui était commerçant n'en voulait qu'un, il a été élevé par une nourrice en grande partie. « Quand j'étais chez ma mère nourrice, je pouvais faire du vélo, et elle avait un fils qui était de mon âge, si bien que j'ai été élevé bien plus avec eux qu'avec mon frère. J'allais coucher là-bas pour venir à vélo à l'école. Ça faisait deux kilomètres cinq. Ma mère nourrice nous emmenait à l'école, elle marchait devant avec son vélo et nous, on suivait sur les vélos. Ça débarrassait mes parents. Mon père avait un garage, ma mère tenait le magasin, on vendait des vélos. Mon père était armurier de métier, il vendait aussi des fusils.

Le vélo, il y avait tout un système. Dans les fermes d'ici, c'était des fermes quand même assez importantes, et les fermiers avaient le droit d'avoir un jeune apprenti, un ouvrier et quand il avait gagné de quoi se payer un vélo, il venait le dimanche après-midi pour s'en acheter un. Quelquefois, ma mère qui tenait le magasin vendait sept huit vélos dans l'après-midi. Le magasin était ouvert toute l'année. »

Dominique se souvient : il y avait l'usine Luchaire de Messei, tout le monde faisait du vélo, il y avait 2 000 ouvriers.

Jean-Claude a fait un peu de vélo, pas autant que son frère qui a fait des courses : « Moi, j'étais plus feignant. »

Il a eu une voiture à pédales, la « boîte à savon », avec une belle carrosserie.

— Vous avez demandé des moyens de locomotion. Voilà un chameau, en Algérie. Pour le service militaire et la guerre, dans l'Oranais. J'ai aimé l'Algérie, c'était un beau pays. On n'a pas pu s'organiser avec eux. On allait en pique-nique à la fin de la guerre au moulin de Boitron. Il a encore une photo de sa mère à vélo.

— La mécanique ça a toujours attiré les garçons.

— Je partais de La Mesnière pour aller travailler à Saint-Julien à vélo, dans les fermes, par tous les temps qu'il y ait de la neige ou pas, fallait traire les vaches, ça se faisait pas tout seul. J'ai eu mon premier vélo, j'avais quatorze ans, j'ai commencé à travailler à douze ans, douze ans et demi. J'étais la troisième de six enfants. Il faudrait recommencer, je le referais

pareil. J'ai été contente. Je me plains pas. C'était mon idée à moi. Sur six enfants, je suis la seule à avoir travaillé dans les fermes. Pour moi, c'était la liberté. On n'était pas cher payé, cent cinquante francs par moi. Ça fait rien. On était bien, on était libre. On avait le déjeuner, on mangeait avec les patrons. C'était une grande ferme, qui appartient toujours à la même famille, au petit-fils maintenant. Les vaches, à l'époque, c'était des Normandes, on ne connaissait pas la pie noir, des Hollandaises qui ne donnent pas beaucoup de crème. Il y avait du petit-lait qui retournait aux animaux, du beurre qu'on vendait directement, qu'on faisait par kilo, on faisait une motte de beurre. Il fallait bien taper dans ses mains pour enlever le petit-lait.

Mes chevaux

Dominique était naisseur de chevaux : — Si j'avais des juments qui poulinaient, je couchais à côté des chevaux. Quand ça allait pas, on aidait, sinon on appelait le vétérinaire. Y a des fois que ça se complique. Un beau métier, j'ai donné ma vie comme ça. C'étaient des pur-sang, des chevaux de course. J'en ai connu un qui refusait de marcher sur la terre.

— Comme chez nous, dit Monique, les commis ils dormaient dans une stalle à côté de la jument. Même pour les vaches, pareil.

Valentin a longtemps suivi à pied ses chevaux, plus de trente ans :

— Après, j'ai eu un tracteur, alors, ça allait mieux. J'en ai fait des allers et retours pour labourer.

— Évidemment, quand on commençait à labourer un champ, fallait finir.

Le percheron, c'est moins nerveux, mais ça barde quand ça se contrarie. Pour les foins, on attelait la jument à l'arrondeuse (ou andaineuse), un matériel qui tournait avec des roues, qui sert à faire les arrondes, les bottes de foin, puis il fallait faire les allers et retours. Ou alors on faisait des grosses buttes à la main, quand le foin était à peu près sec, en le tassant bien pour empêcher que ça pourrisse, faut savoir faire. J'ai commencé dès la sortie de l'école, à quatorze ans. Quand venaient les vacances d'été, quel bazar ! À l'époque, on faisait à la main. Ça commençait en juin, des fois, ça finissait en septembre, ça dépendait du temps et des patrons !

— Un jour le cheval s'est emballé, il y en a qui sont assez bêtes, et il est parti dans la mare avec l'arrondeuse. Le charretier l'avait pas l'air fin. Fallait savoir les dresser. Quand ils partent d'un coup... !

Il y a des gens qui allaient à Alençon avec une carriole et la jument. Blanche avait deux perchérons, Madère et Docile. Elle allait faire ses courses avec Madère, qui était gentil. Le pauvre, il a été estropié, puis il a péri. Un accident, il a tombé, puis s'est cassé des côtes et il est parti comme ça. C'est malheureux, parce qu'il était mignon, très gentil.

— Nous, c'était la carriole à deux roues, la carriole parce qu'on pouvait s'asseoir trois, quatre dedans, ça, c'était super. Mon frère qui était derrière, il a tapé sur le cul aux chevaux, ça partait en courant. Qu'est-ce qu'il a pu nous emmerder, çui-là. Oh, on a des beaux souvenirs, ça, c'est sûr.

Il y avait la fourragère, pour charroyer le foin, la paille. Il y avait le tombereau, pour charroyer le fumier, ramasser les pommes de terre, les carottes, les betteraves. On en mettait, des betteraves, là-dedans. Et les pommes à cidre, quand fallait ramasser ça à la main, on n'avait pas chaud. On se mettait à genoux. Quand on y pense, on se marrait quand même.

Il y en a encore qui louent la carriole du château pour se marier.

Dans le temps, les routes, les places étaient pierrées, pas de goudron. Il fallait des cantonniers, des employés des communes qui travaillaient toute l'année. Ça se perd aussi, ça.

On parle de machines agricoles, Valentin a connu le fabricant Guillaumet

Le marché du Mêle, autrefois, il était grand ; maintenant, il n'y a pas grand-chose. Valentin allait toutes les semaines au marché, en carriole, avec le cheval. L'un s'appelait Castille, le suivant Polka. Il y vendait du beurre et des œufs, il fallait discuter du prix, ça coinçait parfois. Un placier, un garde champêtre prenait l'argent pour l'emplacement. Il y avait des foires aux chevaux, la foire aux poulains, le 30 novembre à la Saint-André. Monique allait le jeudi au marché d'Alençon, mais on n'allait pas tous les jours dans les boutiques. Le marché est au centre-ville, près de la cathédrale. Il n'a pas bougé. Dominique y a acheté des chrysanthèmes, à Alençon, c'était pas cher.

Le train, le tram, l'avion

Monique prenait le train à Hauterive pour aller à Alençon, chez Mme Sorel ; elle était là, elle tenait la ligne. Elle était garde-barrière. Mon frère quand il s'amenait en permission, il s'en venait de Montparnasse et descendait à Hauterive et il s'en venait à travers champs, jusqu'à la maison. La ligne n'existe plus aujourd'hui, elle est devenue la voie verte.

À l'époque, au Mêle, il y avait 75 artisans. Tous les jours, il y avait des wagons de bestiaux qui partaient de la gare du Mêle. Les bœufs y prenaient le train pour aller à la Villette. Mon père, quand il vendait ses bœufs à des marchands de bête de Paris, eh ben, il les mettait à la gare et puis ça partait directement à la Villette. Un marchand de bête s'appelait Jousse.

— J'avais un copain marchand de bêtes, il envoyait vingt, trente bêtes par semaine par le train.

Dominique est allé à la Villette avec les bœufs, en prenant le train à Messei. Ils allaient là-bas et puis « pouic. » Il y avait des bistrots autour de la Villette, attention hein !

Il y avait aussi des wagons de voyageur. La mère de Jean-Claude allait tous les jeudis au marché d'Alençon par le train. C'était une Micheline, un nom de marque, avec un moteur au diesel. Les petits wagons manquaient de confort, avec des sièges en bois. On se rappelle même d'une locomotive à vapeur. Pendant la guerre, on faisait des trous de deux mètres cinquante pour enterrer des choses à protéger. On mangeait des saucisses grillées.

Pendant la guerre, à cause du bombardement, un rail a été projeté et est tombé sur l'église du Mêle.

Après, c'étaient des transporteurs routiers. L'un, prévoyant, achetait à Claude, aux impôts, une feuille entière de timbres-amendes, à l'avance.

À Tours, si on allait loin pour sortir, on prenait le tram, il y avait trois lignes. On allait au jardin botanique. Il y avait le conducteur et le receveur, pour payer en montant dans le tram... On a enlevé les trams vers 1951, sous réserve. C'était ferrailant le tram, il fallait les flèches pour le faire marcher, les fils, des aiguillages où le receveur descendait pour changer l'orientation. Il y avait un klaxon avec un timbre spécial que l'on reconnaissait, et moins de voiture. Après, ça a été remplacé par les trolleys, puis les bus.

On a vu des démonstrations d'avions, des meetings aériens, à Valframbert, sur le terrain d'aviation.

Vous avez déjà pris l'avion ?

— Ah ben sûrement pas, plutôt à pied ! Ça me fait penser, Marie-Ange, au lieu de dire à tout à l'heure, elle dit à « à toute allure ».

La promenade, le sport ?

On faisait quelquefois des promenades entre filles, entre cousines, trois, quatre kilomètres pour rejoindre la campagne, aller voir une amie en dehors de Tours. Et puis, il y avait les frères des copines.

Jean-Claude : — Ma grand-mère prenait les guides, on partait en carriole, jusqu'à Soligny-la-Trappe.

Claude jouait au basket-ball au « Drapeau de Fougères », c'était moderne ; les tenues étaient un peu rococo. Jacques a joué au football au club du Mêle, très bien aménagé, des vestiaires, une piscine dans la rivière, puis à la Ferté-Macé. Les équipes étaient classées en 2^e ou 3^e division de secteur.

La famille de Jacques possédait une barque en bois, avec laquelle il se promenait parfois. Quand les Allemands sont arrivés, on a caché les pagaies, pour qu'ils les prennent pas.

La promenade, c'était d'aller au Mêle en carriole, c'était mieux avec des roues caoutchoutées, plus en fer ; ou alors on prenait la carriole du château ; la promenade, c'était d'aller à la messe, puis aux vêpres.

— La messe et les vêpres, deux fois dans le dimanche, il y en avait ras le bol, par-dessus la tête.

Blanche n'allait jamais en promenade, elle ne sortait jamais. Mais elle travaillait dehors, au jardin, dans les champs, pas toujours heureuse.

Quelques-uns allaient bistrot, ou jouaient aux boules, mais il fallait choisir, ou c'était la messe ou c'était le bistrot.

— Quand même, on allait au repas de famille, et une fois par an la foire à Alençon, où il y avait des manèges de chevaux de bois, des autos tamponneuses, c'était génial, mon frère butait partout, il s'amusait à me secouer.

Les parents payaient à Ginette et ses sœurs un petit animal en pain d'épice, elle ne se souvient plus de quel genre d'animal il s'agissait, un cochon peut-être, à la foire du Trône, à Paris. Leur père était boucher charcutier, et il savait parler l'argot des bouchers, le louchebem et ma mère lui répondait, elle connaissait aussi.

Blanche : J'étais gamine, j'étais avec une copine et je me suis trompée de chemin pour revenir, alors mes parents me cherchaient partout, ils ont été pendant deux heures sans me retrouver. Des voisins m'ont vue et les ont appelés. Je me suis fait disputer, j'ai été punie. J'étais dressée. J'ai été privée de manger, puis à genoux, pendant une heure. Ben, c'était de ma faute, je suis partie toute seule. Je n'ai pas recommencé après.

Passez-moi le 67 au Mêle

Dans le temps, il n'y avait que les gens importants qui possédaient un téléphone, les commerçants, le notaire, le médecin, c'était un peu comme les voitures, seuls les plus riches en avaient. Pour téléphoner, on allait chez le voisin, le poissonnier. Le téléphone y passait par l'inter, une boîte carrée, avec une manivelle qu'il fallait tourner. C'était vers 1930.

C'était un événement d'avoir le téléphone.

— Moi, j'ai eu le téléphone dans les années 1960. Avant, on allait à la poste pour téléphoner, il y avait trois cabines.

— J'ai eu comme numéro de téléphone le 67 au Mêle. On disait, ici le 67 au Mêle, je voudrais le... 22 à Asnières.

— Après, il y avait aussi des lettres.

Il y avait des standardistes au bout du fil auxquelles on demandait le numéro qu'on voulait. Mais on n'utilisait pas le téléphone pour un oui ou pour un non, seulement pour les choses importantes, sérieuses, pour appeler le vétérinaire, ou alors le médecin, ou une fois par an pour les vœux de bonne année. Vers les années 1960, les standardistes ont été supprimées. Oh, souvent elles n'étaient pas gracieuses !

— À Cayenne, il n'y avait pas le téléphone, j'ai dû envoyer un télégramme pour annoncer la naissance de mon fils. Moi, je suis arrivée à Alençon en 1972, il n'y avait pas moyen de se faire installer le téléphone, pas moyen de le faire mettre à l'étage.

Dominique se souvient encore d'avoir fait quatre fois le long trajet jusqu'à la seule ferme des environs qui avait le téléphone, pour rappeler le vétérinaire, alors qu'une vache n'arrivait pas à vêler.

Les lettres, c'était précieux. Pendant la guerre, on recevait des cartes pré-imprimées, où on avait coché, « je suis en vie », « je suis blessé. »

Le cyclomoteur

— J'ai cédé ma trottinette à pédales, c'était luxueux, à mon cousin contre une pièce de monnaie pour acheter des bonbons, il me l'a démontée et je ne l'ai jamais revue. Il me l'a cassée. Et j'ai eu un vélo, à une douzaine d'années, puis un vélomoteur d'une marque illustre Cazenave, plus gros que le Solex, et le moteur était dessous au lieu d'être devant, plus fort un peu. C'était la liberté, j'étais très libre. J'allais me promener avec des camarades, faire du ping-pong. J'ai fait beaucoup de musique vocale, de chant, de sport. J'étais en ville tout de même. Et j'ai fait dix ans de couture comme métier, couture femme, avant d'entrer aux impôts. Couture femme, ce qu'on appelait la couturière, à domicile, avec la devise : « Je pousse au cul pour avoir la pointe de l'aiguille », on disait ça à l'atelier.

Au magasin Rivière, près de la Poste du Mêle, on vendait et on réparait des Vélosolex, avec leurs moteurs sur la roue avant. C'était le magasin des parents de Jacques, dont le grand-père lui-même avait été horloger au Mêle, avec sa boutique. Le Vélosolex du frère de Valentin a duré une dizaine d'années. Ça a été historique, même si l'équilibre n'était pas terrible, on tombait quelquefois.

La voiture, le travail, les vacances

On a eu des voitures, mais des petites marques. Ah ben ça, c'est pas courant, mon père, il avait une Licorne. Quand on allait faire un tour en Licorne, on n'était pas rentré, c'est tout ce que je peux vous dire. Fallait la mettre en route à la manivelle, s'y prendre à plusieurs fois. On montait à je sais pas combien dedans, parce que derrière, on pouvait se tasser.

C'est vrai qu'avec mon père, on en a fait des vertes et des pas mûres. D'abord, il disait toujours, vous verrez quand je serai mort, quand je serai parti, ben ça vous fera tout drôle. Je le dis, c'est vrai que ça fait tout drôle, de plus le voir arriver par la porte de la barrière ; il arrivait toujours d'un bout de l'autre, puis il nous tombait sur le dos. Il arrivait comme ça, comme un cheveu sur la soupe.

La voiture, ah non, on ne partait pas en vacances avec ! C'était déjà bien utile pour aller faire les foins, mettre le panier pour aller manger, parce que fallait faire casse-croûte dans le pré, pâté, rillettes du beurre, des confitures, le *barri* de cidre. Ah ben, il manquait rien. Fallait bien manger et boire un coup. Ma mère, elle avait son panier, elle avait l'habitude, elle le préparait pour aller l'après-midi dans le pré, travailler le foin. Et puis fallait le pain de six, parce qu'on était plusieurs, fallait le gros pain entier. Et puis les commis à nourrir, les

hommes de journée. On pouvait ôter la capote de la Licorne, pas tant pour prendre l'air que laisser passer les manches de fourche quand on allait faner.

Dominique sait bien tout ça, il a été commis et a dormi dans la paille.

C'était rigolo dans le temps. Vous croyez qu'ils ne se roulaient pas dans la paille ? Mme Gautier a dit l'autre jour : « Quand les *fumelles* étaient pas arrivées pour travailler, là, elles étaient parties se rouler je sais bien où. » Elle avait du personnel, mais fallait que ça tourne rond.

Blanche, elle, n'avait pas de voiture, elle était domestique. Elle parle tout de même des Deux-Chevaux. Il y en avait partout, c'était la première voiture connue et pas chère.

Un paysan en a même donné une à Dominique, et il allait conduire ses enfants à l'école avec. C'était encore une voiture qu'on démarrait à la manivelle, une deux places, camionnette. Elle n'a servi que trois ans, mais attention, elle n'était pas neuve.

Valentin a eu une Deux-Chevaux, puis après une Quatre-Chevaux, puis après une Six-Chevaux, ça s'est arrêté là. La Quatre-Chevaux, c'était une Renault, elle était blanche. La Six-Chevaux, c'était peut-être une Peugeot.

Le cousin de Monique, le Pierre, qui vient de perdre sa maman de cent ans, avait une belle voiture, la Mathis, qu'il entretenait bien, et il n'en a même pas une photo. Elle, en y pensant bien, elle doit en avoir une, parce que quand on faisait les repas de communion, tout le monde se mettait dans la cour, tout le monde faisait la photo avec les communiants et la Mathis.

Pas de vacances pour la famille de Monique, une seule fois à Paris, une semaine, chez des cousins qui y avaient un pied à terre, et puis terminé ! C'était déjà pas mal, ils leur ont fait visiter Paris, ils ont été partout, la tour Eiffel, la cathédrale et puis tout ça. On s'est contenté de ça, nous.

— C'est beau, c'est beau, ajoute Dominique.

Blanche n'est pas allée en vacances : Est-ce qu'elle est allée à la mer ? Non, elle est allée à la messe : — D'abord, j'ai été domestique, j'ai jamais sorti. J'ai toujours été malheureuse. J'étais domestique à la ferme. Il fallait s'occuper de tout.

La journée de travail : traire les vaches à la main, il n'y avait pas de machine, il y avait dix vaches, s'occuper des taureaux, des bœufs, il y avait tout ; soigner les cochons le matin, il y en avait vingt-sept, leur apporter à manger. Après les vaches, aller déjeuner, puis les cochons, les bêtes dans les champs, tout partout, Mais la journée commence par les vaches à cinq heures du matin, la traite. Le laitier arrive à huit heures.

— Il n'y avait que moi à me réveiller à cinq heures, comme je pouvais, avec mon réveil. J'ai été huit ans là-dedans. Je travaillais toute la journée, jusqu'à six heures, sept heures le soir. On mangeait à part, puis après on retournait travailler. Pendant ce temps-là, les patrons mangeaient après nous.

— Chez nous, dit Monique, mon père a dit : « Je ne veux pas de ça. On mangera tous ensemble, et puis après chacun part de son côté faire son travail. On a jamais vu ça, faire deux tables, avec les commis à part. »

— Et le soir, pas le temps de s'amuser, on finissait à dix heures du soir, soigner les veaux, leur faire boire le petit-lait, aller voir s'il n'y a pas de bête de morte.

— La paie, c'était maigre des fois, de la monnaie de singe.

Après Blanche s'est mariée, son mari travaillait dans la ferme aussi, dans les champs, à labourer, tout ça.

Dominique n'est pas beaucoup parti en vacances avec les enfants ; un coup à Paris. J'allais et puis je revenais. Oh oui, il avait peur de s'y perdre. Une fois, il est parti en Bretagne.

— J'ai été en Autriche, en Allemagne, ils parlent français quand même, t'en fais pas.

Valentin n'a jamais été en vacances, jamais, mais il est allé au bord de la mer, en famille, par le train, dans la région de Caen ; on y allait pour la journée, en rentrant tard le soir, faire la traite.

On se souvient des congés payés, c'était en 46. Mais nous, dit Monique, les vacances, c'était partir en car avec l'école au bord de la mer, et c'était une grande fête. On mangeait tous ensemble par terre, avec notre casse-croûte. On était content.

Antoinette n'a pas eu de voiture personnellement, mais son mari, oui :

— On a commencé par une Celta 4, ça a été notre première voiture ; après la Renault 4, la Dauphine... Ça nous a rendu service. La Mondéo, puis une autre...

Jean-Claude aussi a eu une Dauphine, un jour dans un virage, il a accéléré à fond, il s'est retrouvé sur deux roues, la voiture est retombée, il a eu peur.

— La Celta 4, c'était une vieille voiture, on ne l'a pas achetée neuve, oh non ! pas à l'époque. En vacances, on couchait dans la Celta 4, parce que j'avais peur sous la petite guitoune. On montait quand même la tente, elle était toute petite. Et comme j'avais peur, mon mari avait fait reculer les sièges et on dormait dans la voiture, on avait 20 ans. C'est pourtant vrai, et tout ça. Et c'était à Quiberon, pour une semaine, à l'époque. Il y avait le jardin à faire, quand même. On était heureux, mon mari allait à la pêche. Je faisais à manger dans la voiture, mais c'était dans les années 1950.

Le garage de Jacques possédait aussi une Celta 4, pour aller en dépannage.

— Nous, nos premières vacances, ça a été en tandem, de, comment dirais-je, Villepinte jusqu'au mont Saint-Michel. Il y avait le petit moteur Mosquito, posé par mon mari, et, derrière le tandem, il avait fait une petite remorque, réellement petite, et devant il y avait un petit panier avec la chienne. Et là on avait une petite tente. C'était en 1952. Malgré le moteur, il fallait aider le tandem dans les montées. Ça devait valoir le coup de voir ça, la petite chienne, la remorque, on avait vingt ans.

Ginette a eu une camionnette Chenard & Walker, qu'ils avaient acheté à crédit :

— Elle a eu un retour au carburateur et elle a brûlé. Elle était pleine de fleurs à livrer, prête à partir. Tout a fondu. L'assurance n'a pas donné grand-chose. Nous, il fallait qu'on puisse travailler.

— Après, il y a eu la Deux-Chevaux, l'estafette, j'avais mon permis.

— J'ai eu mon permis, seulement mon mari, chauffeur routier, n'est-ce pas, m'a tellement embêté que j'ai arrêté. J'ai pris un coup de colère, j'ai dit bon, bien, c'est terminé, je ne conduis plus.

— Moi, c'est l'inverse, mon mari a dit : je ne retourne pas aux Halles plusieurs fois par semaine, alors j'ai passé mon permis à 28 ans et après j'allais aux Halles toute seule.

— Après mon mari en a eu une pour lui, plus grosse, c'est dans cette voiture-là qu'on faisait du camping. J'avais acheté un auvent qui se mettait derrière la voiture, il y avait le réchaud en bas, puis en haut, là, c'était la chambre.

— C'est moi qui ai presque plus conduit que mon mari. Il aimait être aux champs, lui. L'argent ne l'intéressait pas. Il disait « Moi, je travaille mes fleurs. Débrouille-toi si tu veux les vendre. » Il a hésité entre être horticulteur et peintre en lettres, c'est pas du tout le même métier. Il avait une écriture vraiment formidable, vraiment une belle écriture. D'ailleurs, j'ai toujours ses lettres qu'il m'envoyait quand on était fiancés, mais je ne pouvais pas les lire, il écrivait comme un docteur, vous voyez. Alors, c'est ma mère qui m'a lu mes premières lettres d'amour. C'était un peu embarrassant, mais je voulais savoir ce qu'il

m'écrivait. Oh, j'avais une bonne maman. Il était prévenu, je lui avais dit et les lettres étaient très convenables. Il aimait écrire.

— Tout ça, c'était hier.

— Eh oui !

— Mon mari travaillait à Maison Blanche, c'était loin de chez lui. Il y aidait à faire les fleurs, avant de se mettre à son compte. Il ne voulait plus de patron. On y est arrivé, mais ça a été du travail. Quatorze, quinze heures par jour. Vingt-cinq ans de travail avant de prendre les premières vacances. On a commencé avec une brouette, on a fini avec une maison, il fallait de l'argent pour ça. Mon mari a voulu une Mercédès, il a vendu une voiture pour en avoir une.

— C'était le lot des artisans à l'époque.

Madeleine a eu une Deux-Chevaux, qui a été réparée par M. Rivière :

— Il sait mieux que moi les voitures qu'on a eues, Ami 6, Ami 8. Mais on n'allait pas en vacances. La voiture, mon mari allait travailler avec. Au début, il a eu la mobylette, puis après la voiture.

Mais Madeleine, elle n'a jamais conduit ; elle avait peur, même à vélo ; elle faisait des conneries à vélo, une fois, croit-elle se rappeler, elle est allée dans le fossé avec.

— J'ai conduit aussi. La première voiture, une Renault 10, ça a été un événement. J'ai passé mon permis très tard, à presque 40 ans, fallait avoir de la volonté pour le passer. On m'a dit : « T'auras pas ton permis », ils ont bien fait de me le dire, parce que quand même, je l'ai eu du premier coup, à l'auto-école de Monsieur Sueur, au Mêle, il y en avait une à l'époque. Avec la voiture, on allait assez souvent dans le Puy de Dôme. On était à 900 m d'altitude, c'était magnifique. Mon mari pouvait se permettre de partir, parce qu'il était en longue maladie.

Jean-Claude : — Mon père est tombé paralysé au moment où j'ai passé mon permis, alors j'ai eu la Dauphine. Sur la photo du mariage de ma sœur, on voit aussi une Dauphine. Le moteur était à l'arrière, c'était pas la trouvaille.

Le mari de Claude a eu un grave accident, il est resté handicapé : une voiture était arrêtée au milieu de la route, il a voulu doubler, il y avait comme toujours un arbre. À l'époque, les ceintures de sécurité n'étaient pas obligatoires, elles ne sont arrivées qu'en 1969 et même c'était une option. De plus, il a été raté à l'opération ; c'est surtout ça, puisqu'on lui a mis une prothèse, et on a oublié de mettre un drain. Alors, l'os s'est infecté, il a été handicapé à vie, pendant 47 ans. Il avait le nez ouvert, il était dans un état épouvantable, ça m'a refroidie pour conduire.

Jacques, lui, avait tous les permis, il a même conduit le car de ramassage scolaire, et travaillé sur les ventilateurs d'une champignonnière, où l'éclairage était au gaz : On venait parfois me chercher à une heure du matin pour les réparer. Tout était bon à faire. C'étaient des galeries qui avaient été creusées sur des kilomètres, il y avait de la flotte par terre. Il y avait des plantations en rond, il ne fallait pas écraser un champignon... C'était un métier épouvantable, toujours courbé. Des femmes de copains y travaillaient, jamais j'aurais fait un métier pareil. Il fallait les mettre en barquettes.

— Les relations avec mon père... Pourtant, j'allais souvent à Paris avec lui, pour le ravitaillement, on y passait et on en profitait pour voir un spectacle. Il m'a emmenée voir des chanteurs, hormis ça, on avait aucune confiance. J'ai vu avec lui Luis Mariano, que j'aime toujours.

— On avait un jour de vacances par an, pour la Pentecôte, le lundi. On allait au mont Saint-Michel à chaque fois, pendant quatre, cinq ou six ans. Il y avait le magasin, le garage, tout ça.

Après la guerre, les voitures ont évolué, il y a eu les Simca, la Dauphine avec le moteur à l'arrière, la Traction...

Voyageurs dans les campagnes

Les voyageurs dans les campagnes, c'était le facteur, à qui on servait un petit coup à chaque fois, ou une assiette de soupe quand il passait à l'heure du repas. Le rémouleur, il y en a plus, mais à la ferme, on avait de quoi aiguiser.

Les haies, les chemins... Quelquefois les paysans mangent le chemin pour agrandir leur parcelle. On a fait une sacrée bêtise, fallait pas abattre les haies, tout ça, maintenant, c'est la plaine partout.

Tout le monde faisait un peu de lapin, on en élevait pour manger, sûrement. On vendait les peaux de lapin aux marchands de peaux de lapin.

— Attention, attention, voilà le marchand de peaux de lapin!

Les blanches étaient recherchées. Le marchand passait à vélo. Il y avait un marchand de peaux de lapins à Sées, un autre à Tourouvre, ils étaient cousins. On ne leur posait pas trop de question. Y en a qui sont louches, mais pas tous...

Il y avait quelquefois des commerces ambulants, le camion qui vendait des vêtements, des chaussures.

Les barques, c'étaient surtout pour s'amuser, mais aussi pour passer d'une rive à l'autre. On pouvait d'ailleurs se baigner dans la Sarthe, il y avait une petite piscine. Elle est toujours là, mais elle ne sert plus à rien.

Choisir un métier ?

Monique n'a pas eu le choix de son métier. La ferme faisait quatre-vingt-cinq hectares et à la sortie de l'école on ne lui a pas donné le choix. Après, avec son mari, elle a pris une petite ferme. La grande ferme, c'était la métairie du château, elle connaissait les châtelains, puisqu'elle est née au château, « si petite, seulement six livres, qu'on a pensé que je n'allais pas vivre. Mme Favier, la châtelaine, a apporté un petit moïse du château, pour bien me coufiner, pour que j'aie chaud. Ah ben, ils m'ont raconté ça après. »

« Nous, on a dépendu de la famille Favier longtemps, et mon grand-père a été sous les Favier aussi ; très gentils, ces gens-là. Ma mère les invitait de temps en temps, ah, ils aimaient bien ça, venir manger à la ferme. Mais eux, ils habitaient à Paris, ils n'étaient pas là tout le temps. Il y avait un couple, une cuisinière qui gardaient le château pendant leur absence. »

— On allait à l'école, puis on reprenait le métier des parents, puis l'âge venu, en général 14 ans, le certificat d'études, mais tout le monde ne le passait pas, on travaillait... On réfléchissait pas. Le fils du charcutier devenait charcutier. Le fils du garagiste... On se mariait.

— J'ai commencé à voyager à partir de 80 ans.

C'est Blanche, qui raconte qu'elle a passé 17 ans dans la même ferme, Le Perrin à Colonard. Elle n'y a pas été très heureuse.

— Les patrons, elle, ça allait, mais lui... Non, vraiment le patron n'était pas sympathique. Une fois, il m'a menacée avec sa fourche, alors que j'étais en train de laver les seaux à la pompe. Heureusement son fils m'a défendue et lui a enlevé la fourche, sinon je serais plus là. Le patron buvait, il descendait à la cave à cidre du matin au soir, il avait son verre sur la pipe, et il se saoulait de cidre sans eau. J'y ai travaillé jusqu'à l'époque où je suis tombée malade et

où je suis allée à l'hôpital. Par la suite, j'ai fait des ménages à Mortagne, trois maisons le matin, trois l'après-midi, pendant quatre ans, chez des femmes qui étaient gentilles.

— À treize ans, j'étais censée mener l'attelage à trois chevaux, j'arrivais pas à tourner le brabant.

— J'ai travaillé à ramasser les œufs dans les poulaillers Bérard, il y faisait 40°. J'étais enfermée là-dedans... Maintenant, il y a des machines qui ramassent.

— Moi, j'ai eu cinq enfants.

— Dans le temps, il n'y avait pas la pilule.

Gourmandises

Rillettes et rillons étaient les spécialités de Tours. Ce ne sont pas les mêmes qu'ici, les rillettes de Tours sont plus croustillantes, plus dorées. Les rillons cuisaient dans la graisse des rillettes. Les rillons que l'on trouve partout sur les foires ne ressemblent en rien à ce que j'ai connu. Dans la Sarthe, ce n'est pas pareil. À Fougères, c'était des grillots, des morceaux un peu plus gros que l'on mettait à cuire dans le saindoux, avec quelquefois de petits jambonneaux. C'est délicieux à manger.

La brouette et la voiture à bras

Ginette : — Mon premier véhicule, c'était une brouette. J'ai travaillé deux ans avec une brouette, et j'allais de Montreuil jusqu'à Paris avec la brouette. C'étaient des fleurs qu'il y avait dans la brouette. Mon mari était horticulteur, je me suis mariée avec un horticulteur et il a voulu travailler tout seul, sans être chez un patron. Et c'est comme ça qu'on a travaillé tous les deux. Après, ça a été, comment on dit, pas un chariot. Ah flûte ! Un machin, deux grosses roues, on se mettait dans les brancards. Le nom ? Pas la charrette. Pas un caddy, non plus grand que ça. De grandes roues, des brancards, une voiture à bras ! Mais oui, c'est ça. Pour aller à Paris, ça allait très bien, ça descendait, mais au retour ! Paris est dans une cuvette ! Et les Halles, à ce moment-là, elles étaient devant Notre-Dame, sur le parvis de Notre-Dame. On allait aux Halles pour 4 heures du matin, c'était là qu'on vendait, jusqu'à 9 heures... Après 9 heures, si on vous voyait vendre des fleurs, vous aviez une amende. C'était le règlement.

L'hiver, il n'y avait que du plan, jacinthes, tulipes, azalées ; au printemps, le petit plan pour le jardin, le petit bégonia, par exemple. Maintenant, les tulipes viennent presque toutes de Hollande. On faisait la fleurette, la reine-marguerite, les œillets de printemps, les pensées. Ma fille s'appelle Violette...

Après, c'était Rungis, heureusement on avait une camionnette. Au départ avec la brouette, j'allais à Romainville, après avec la voiture à bras à Notre-Dame, après rue Rambuteau, après Rungis, en voiture, pas aussi agréable que les Halles à Paris.

Madeleine avait aussi une brouette, pour le purin des vaches. Le vélo, c'est venu très tard. On se déplaçait avec le cheval et la carriole pour aller au marché de Mortagne, vendre des œufs et du beurre. Pendant la guerre, c'était le marché noir. Il y avait des gens connus pour ça.

L'équarrisseur de Mortagne, aux impôts, on l'appelait « Caillaux la merde ». Quelquefois, on ne pouvait pas ouvrir les fenêtres pendant des journées entières. L'odeur était épouvantable.

Coiffeur, garagiste et armurier

— Ça a été difficile ; moi j'ai fait deux métiers. Quand les Allemands sont arrivés, j'avais quinze ans, je sortais de l'école et mon frère avait quinze ans et six, sept mois, on a failli naître la même année. Ça m'a obligé à faire deux métiers. Ma mère, deux zèbres comme elle avait, ça lui a donné du boulot. Du coup, pour rester au Mêle, j'ai fait deux métiers. Mon père a dit : « Moi, je ne vous prends pas tous les deux à l'atelier. Je prends ton frère parce que c'était prévu. »

Je n'étais pas désiré du tout. Il avait dit à tous ses clients « Moi, j'en aurais qu'un, j'en aurais jamais deux. » Et pof, l'année d'après, moi... J'ai jamais bien compris, si bien que j'ai été dix ans coiffeur, deux ans au Mêle, deux ans à Alençon, à la Ferté-Macé, à vingt-deux ans, pour remplacer le patron décédé d'une crise cardiaque. On était trois ouvriers, j'étais nourri, couché, logé. Et mon père est venu me chercher.

Ma mère est tombée malade, elle est décédée, mon père est venu me chercher, comme elle était responsable du magasin, j'ai repris le magasin, puis six mois après, il m'a renvoyé à l'atelier. On avait un père qui était de la classe 14, il avait fait la guerre de 14, c'était un militaire, lui. Nous, mon frère et moi, on était de la classe 44 et 45, c'est la seule qui n'a pas fait de régiment. Il disait ça à tous ses clients : « Moi, j'ai fait cinq ans, eux, zéro ! Et puis, ils rigolent, en plus ! »

Pour les cartouches, il n'y avait un marchand qu'à Alençon. Moi je faisais 30 000 cartouches pour les dépôts de Courtomer et Pervençères. On avait des machines automatiques qu'avait faites mon père. On nous a pas demandé si on voulait.

Un jour, je revenais d'aller voir ma mère à la Ferté, on était sept à table. Mon père a dit : « On est tous là, tu comptes rester combien de temps ? — Je sais pas. Ici, tout le monde travaille. Toi, tu manges, tu travailles pas. Tu pars demain, je vais te préparer une valise. » Je suis reparti le lendemain. Les militaires, c'était pas souple.

Alors, j'ai été en stage chez Citroën, à Paris. Ça m'a plu d'ailleurs. J'ai été dix ans avec mon frère mécanicien au Mêle. Puis, j'ai construit là. Parce qu'à soixante ans, il me manquait quelques années pour avoir la retraite ; j'ai construit un garage et j'ai fait sept huit ans, avec un ancien ouvrier qu'est revenu volontiers.

Je faisais mécanique, tôlerie, carrosserie. Je faisais des camions magasins, décoration, électricité, tout. La suspension hydropneumatique Citroën, super, compliquée d'abord, avec deux sortes de liquides et deux pompes. Mon père a été agent Citroën, je suis allé voir toutes les chaînes de montage à Levallois, j'ai eu de la chance. Ils appelaient ça la cathédrale, un bâtiment pour les chaînes de montage, pas une seconde d'arrêt, avec les équipes de dépannage, qui connaissaient les pannes et avaient juste l'outil qu'il fallait pour la réparer.

Les landaus de l'exode

On mentionne aussi un youpala ou trotteur, un tricycle, un landau, avec un coffre profond, des petites roues, il y en avait des beaux.

Le magasin de la famille de Jacques en vendait des landaus, chaque fois qu'il naissait un gamin dans le secteur du Mêle.

— Moi, j'ai fait venir un landau à Cayenne. J'ai eu la caisse qui m'est arrivée par un bateau et trois semaines après le reste, rouillé. Mon mari était au service des impôts à Cayenne, moi je ne travaillais pas à cette époque-là. Nous avons voulu nous promener, voyager à l'œil. Une occasion d'aller en Amérique du Sud, mais nous ne sommes restés que onze mois, car mon mari est passé contrôleur. C'était le moment où le génie arrivait pour tracer la route de

Kourou, le centre spatial. Le pays était très sauvage, très beau, avec des rats qui se promenaient partout. C'était un très beau « sauvage », je veux dire souvenir. Il y avait des indigènes qui descendaient une fois par an à Cayenne, des vrais de vrais. On ne leur faisait pas payer d'impôts à ceux-ci, déjà qu'aux Guyanais c'était très difficile. C'était très arriéré.

Le landau ça rappelle l'exode, partir sur la route, avec trois, quatre valises.

— On ne s'y attendait pas, mais à Fougères, on était aux portes de la Normandie. On a pris la route, le soir, un mardi soir, j'étais au basket. La veille, il y a eu un bombardement qui a fait 30 morts. La nuit, je n'ai pas dormi, je m'en faisais. Je suis partie avec une amie qui allait chez sa grand-mère à 8 km de la ville. Heureusement, parce que ma maison a été rasée, totalement rasée. Les routes étaient affreuses. Je suis partie en short, avec mon manteau du dimanche, que je ne voulais pas laisser. On n'a rien retiré, on a tout perdu. Mes tantes ont dû partir en escaladant un mur. On est resté trois mois dans une ferme, chez une dame dont le mari était prisonnier. C'était plutôt rigolo sur le coup de nous voir partir avec le landau qui contenait trois ou quatre valises, c'était du folklore. J'avais quinze ans.

Jacques : — Au départ, mon père ne voulait pas partir. Finalement, on a quitté le Mêle à trois voitures et un camion de la laiterie, on avait même emporté les vélos. On s'est quitté un peu sur la Loire, on n'a pas pris le même pont et on s'est retrouvé par hasard sur une place de village. Alors que je n'avais pas mon permis, je n'avais que quinze ans, je conduisais une cliente dans une Traction Citroën, une des premières, j'avais une mère, une grand-mère et une petite fille de six, sept ans, qu'arrêtait pas de faire des conneries, une famille du midi qui travaillait à Alençon. On a couché dans des greniers, dans une maison au bord de la route. Les Allemands nous suivaient. Nous avons dormi en forêt, puis quand nous sommes arrivés dans la Creuse, à Aiguson, trois, quatre jours après, mon père a dit : « Bon, on retourne. » Je me suis cassé le bras... De toute façon, quand on est revenu, ils étaient installés dans notre maison, il y en avait un dans le lit de mes parents. Mais comme mon père était un ancien combattant de 14-18 et gradé, mais je connais pas ça comme il faut, je n'ai pas été au régiment, il était respecté des Allemands... Il y avait une Kommandantur au Mêle.

Les routes de l'exode étaient noires de monde. Et on avait faim.

— On a été évacués dans l'Yonne, en train. On a logé dans les communs d'un château. Il faisait froid, on n'avait pas chaud. On m'a envoyé me glisser sous les portes du château pour les ouvrir, comme j'étais la plus maigre, et on a pu y prendre du bois. On est parti sur les routes, on a dormi sous un abri en bois. Les Allemands sont arrivés, la mère avait dit si les Allemands vous donnent à manger, ne prenez rien ; ils ont offert des pruneaux aux fillettes affamées qui s'en sont gavées, malgré tout, et ont été malades. Oh, on a eu faim et personne n'aidait. Les charrettes filaient sans s'arrêter. Le petit frère, septième de la fratrie, qui était né en 1940, était dans le landau. Un jour, mon père est parti à vélo chercher à manger, c'était du marché noir. Il a déniché des flageolets que les Allemands ont voulu lui confisquer. Il a dit que c'était pour nourrir ses enfants, ils ont voulu les prendre quand même, il les a jetés par terre plutôt que de leur laisser. Les Boches, ils nous faisaient crever de faim.

— Il ne fallait pas les appeler des « boches » sous leur nez !

— En campagne, on a moins souffert. Nous, on habitait à dix kilomètres d'Alençon, on a jamais refusé les pommes de terre à qui venait nous demander.

Le patron de Dominique allait à Paris faire du marché noir. La nourriture se vendait bien.

En 1946, pour le mariage de Ginette, il y avait encore des cartes d'alimentation, avec des tickets à découper, pour le pain, le beurre, la margarine. Les parents en avaient donné un peu. Le sucre, on avait du mal à en trouver.

La guerre

Valentin était au fort de Charenton pendant deux ans, pour son service, avec les chevaux, puis il y a eu la guerre :

— C'était différent, on zigzaguait, j'ai eu de la chance, j'étais infirmier. Le lieutenant, le médecin, me connaissait bien. Avec sa carte et son petit poste de radio, il a demandé « Qui vient avec moi ? » Il y avait cinq, six infirmiers présents, personne ne voulait. J'ai dit « Moi, mon lieutenant. » On est monté. Et on signalait les Allemands par là, les Allemands par ci, il fallait faire des détours, on divaguait de droite à gauche. On s'est retrouvé à Marseille. On était en zone libre, là. J'avais fait un stage à l'hôpital de Saint-Mandé, j'ai eu mon brevet de... bref on m'a mis une croix rouge sur le bras. J'ai été libéré de l'armée trois mois après, j'ai passé la ligne de démarcation. Il n'y avait pas de problème à ce moment-là.

— Mais en 1942, elle était contrôlée, et il y avait des arrestations. J'avais 14 ans en 1940.

À l'arrivée des Allemands, on a gagné les caves. Sur le Cher, qui faisait les limites, il y avait des passeurs, dont quelques-uns ont été arrêtés. Certains faisaient ça par générosité, étaient proches de la résistance, d'autres étaient intéressés par l'argent.

Jacques allait en zone libre comme il voulait. Mais faute d'essence, il ne faisait que très peu de dépannages. On a vécu...

À la gare du Mêle, du côté de Coulonges, là où il y a les coopératives maintenant, il y avait aussi une gare routière, détruite en 1944. La ligne de train faisait Alençon-Nogent, ou plutôt Alençon-Condé sur Huisne. Il y avait aussi un hôtel à la gare du Mêle et puis le Bœuf-Noir qui est encore là, et aussi une ancienne laiterie, près des chutes.

Dans la région parisienne, il y a eu des bombardements sur Rosny, sur le château de Vincennes...

Les alertes commençaient par des sirènes, puis les avions arrivaient, ils étaient quelquefois très bas. On les entendait, ça sifflait, on entendait aussi la DCA, ça allait avec.

— Je les ai vus passer vers la gare, depuis le 3^e étage. Les avions étaient tout noirs, ça m'a fait l'effet de gros corbeaux.

— Moi je me souviens d'avions très brillants, très beaux, jusqu'à ce que les bombes tombent.

— À Tours, il y a eu beaucoup de bombardements, en particulier sur Saint-Pierre-des-Corps, où il y avait beaucoup de trafic ferroviaire, en 1940, c'étaient les Allemands. Un quartier a été détruit par des bombes incendiaires. La bibliothèque, le musée ont brûlé, ainsi qu'une grande imprimerie, Mame, où le feu a duré longtemps, tous les livres qu'il y avait dedans... La Riche, à la porte de Tours, avec le pont de chemin de fer, a été bombardée aussi. Au pont de la Motte, le bombardement a fait des dizaines de mort, c'est tombé le jour de la communion. Heureusement, l'église a été épargnée.

Puis, les ménages qui avaient quitté la ville sont revenus, pour certains en roue libre en descendant les côtes, par manque d'essence, un des cousins. Il aurait pu mourir en campagne, il s'en est fallu de peu que les Allemands ne s'arrêtent et...

À Paris, Ginette travaillait dans une usine de résistances de fer à repasser à la Bastille. Il y a eu une alerte, le métro a été arrêté. Il a fallu marcher de la Bastille jusqu'au 20^e arrondissement. On a été bombardés, un jour : un avion anglais descendait, il arrivait plus à remonter, il a lâché ses bombes pour se délester. Il a visé un tas de cailloux. Elles ont

soufflé les deux étages d'une HLM, sans faire de morts, ou alors un monsieur. Un lit-cage s'est refermé sur deux enfants et les a protégés des décombres.

— C'est effrayant, le nombre d'Allemands qu'il y avait. La moitié du bâtiment de l'école était réquisitionnée pour les loger.

Pour les personnes qui avaient besoin de se déplacer, il y avait des camionnettes à gazogène. Les Rivière en possédaient un, monté sur une Renault. Ça a mieux fonctionné quand on a utilisé du gaz de charbon, auparavant, il fallait des filtres compliqués.

Tous les mois, les Allemands venaient prendre les chevaux, les bêtes. Les propriétaires étaient convoqués sur la place du Mêle et les Allemands faisaient leur choix.

— La jument de ma mère qui avait tendance à frapper s'est pas trompée, elle a rué tellement dur que l'Allemand qui voulait la prendre y a renoncé. *Raus*, il a crié.

Un cheval de deux ans dont s'occupait Dominique y a échappé, car il ne les prenait qu'à partir de trois ans.

Les Allemands n'étaient pas tous mauvais. Dominique a partagé leur repas une fois. Ils ne voulaient plus du tout de la guerre, ils étaient découragés.

Un avion allemand a été abattu près du Mêle, les gamins ont récupéré le réservoir et ont fabriqué un bateau avec.

La gare du Mêle a été détruite aux bombardements.

Valentin : — J'en ai un mauvais souvenir. J'ai perdu une sœur qu'avait dix-neuf ans, elle s'appelait Marie, j'ai eu un frère qu'a eu une jambe de coupée, qu'avait 13 ans. J'ai eu mon beau-père, ma mère était remariée, qu'a été pulvérisé, on n'a pas retrouvé seulement une miette... Tués le même jour à la même heure. C'est un avion anglais qui revenait de bombardier l'Aigle. Il y avait une colonne d'Allemands en contrebas de la ferme, à 80 m, ils sont venus pour bombarder la colonne, mais malheureusement, ils ont mal visé, ils ont visé la ferme. Vous voyez un petit peu le travail.

Valentin avait vingt-six ans à l'époque de la guerre, il n'était pas là, le jour de la bombe, il était à Laleu:

—Moi, j'ai été libéré au bout de trois mois, en 1941, comme j'étais marié, je suis rentré dans la famille de ma femme, c'était un petit pays qui s'appelle Laleu. J'avais deux frères qu'avaient refusé de travailler en Allemagne. Ils se sont sauvés vers la Bretagne, en cyclomoteur, ils ont été pris, ont été amenés à Caen. C'est quand les Anglais ont bombardé la prison, vers le 10 juin, il y a un grand panneau de mur qu'est tombé. Mes frères se sont sauvés, malgré les Allemands qui tiraient. Et pour revenir de Caen, ils sont allés par les champs, toujours en suivant les routes, mais dans les champs. Quand venait une voiture, ils se mettaient à plat ventre par terre. Sitôt la voiture passée, ils se relevaient. En 1944, les campagnes étaient dangereuses, avec les Allemands en retraite. Mes frères se disaient si seulement on pouvait voir un panneau qu'on connaissait. Puis, un beau jour, ils ont aperçu un panneau dans les lueurs de phares, Alençon ! Ah, ils ont dit, on est sauvés ! Mais alors quand ils sont arrivés chez eux, c'était le désastre. Les voisins ont raconté et ils ont dû aller chercher du travail ailleurs.

Jeannette se souvient que le jour de la libération de Paris, ou la veille, le 25 août 1944, en Touraine, les Allemands ont massacré tous les habitants du village de Maillé. Ils sont passés dans toutes les maisons. Hommes, femmes, enfants, plus de 120 personnes au total.

On reparle de la guerre : — Quand même, heureusement que les Américains sont venus, sinon on serait Boches.

On se souvient des « soi-disant résistants » de 1944 qui ont réglé des comptes à Tours et dans les environs. On se rappelle les femmes tondues en fin 1944, on les a vues, pour

collaboration avec les Allemands, c'est pas pour ça qu'elles avaient fait du mal. Une époque de honte, de souci du qu'en-dira-t-on. On a inventé le turban pour masquer les tonsures.

Dans la famille paternelle de Ginette, ils étaient Alsaciens. Son oncle est allé travailler en Allemagne pour trouver à manger, tandis que son père a refusé. Ils se sont fâchés définitivement à cause de ça et jamais raccordés.

— À seize ans, heureusement, on pense davantage à s'amuser. Après avoir eu très peur, c'était la fête. Quand les Américains sont arrivés, c'était le folklore, tout le monde était content. En septembre, on s'est réapproprié la ville, on a fait la fête à tout casser ; on brûlait Hitler en effigie tous les soirs.

— Personnellement, je n'ai pas vu de prisonniers emmenés, mais de temps en temps, ils nous réquisitionnaient. Je suis allé nettoyer le Sacré-Cœur et installer des lits en bois pour les Allemands, on a ôté quelques chevilles.

Jean-Claude : — Ma mère avait beaucoup de boulot avec la ferme, mon père était prisonnier en Allemagne, il y est resté les cinq ans. Alors elle m'avait mis chez ma grand-mère, pas loin du garage Rivière. Quand mon père est revenu, on m'a raconté que j'ai eu peur de lui, il était encore en uniforme, sans doute, j'ai eu peur de ce bonhomme. Forcément, je ne le connaissais pas, je suis né en 39, quand il est parti à la guerre.

Les oncles de Monique sont restés prisonniers aussi, ils sont revenus tout maigres, les pauvres.

Après guerre, il est resté des prisonniers allemands qui travaillaient dans les fermes, il y en a eu chez Monique, mais elle ne s'en souvient, et ils n'étaient pas beaucoup payés. L'un d'entre eux n'avait que 17 ans, il était découragé... Et quand les Russes ont pris Berlin...

— Ah oui, on parlait de promenades, et puis on est revenu à la guerre... Il est vrai que c'est l'époque de notre jeunesse.

On est tombé dans les pommes

Au mois de mai, Dominique ramassait le muguet, pour le vendre. Les foins se fauchent en juin, au début de l'été, mais ça dépend du temps, quelquefois il faut travailler du matin au soir. En septembre-octobre venait le tour des pommes de terre et des betteraves à vaches. Et puis les pommes à cidre, il faut les gauler, pour 900 pommiers, 10 bonnes femmes qui les ramassent à la main. C'est du travail. Mais les pommes à couteau, pour manger, on les cueillait à la main sur l'arbre. On en faisait des choses, mais on se bidonnait quand même. Si mon frère était là, qu'est-ce qu'il se marrerait. Ça venait du grand-père, Jean-Pierre, je me souviens, le voisin qui s'appelait « Chaudron », il l'appelait « la Marmite ». Tout le monde avait un surnom.

Puis les pommes, on les emmenait à la cidrerie. Le peu qu'on faisait, quelqu'un se déplaçait.

— Et on faisait le calva ?

— Quelle idée ! On n'en parle pas ! Ça se dit pas !

— C'est des on-dit !

— Ça passe de mode, c'était bon pour les anciens.

— On n'appelait pas ça comme ça, on disait « la Vieille ».

— Quand une vache venait de vêler, il fallait boire une petite goutte pour que le veau se porte bien. Il fallait arroser le veau pour qu'il réussisse. C'était une tradition chez le voisin, qui est décédé malheureusement. On buvait un coup de « vieille », c'était pas de la mauvaise, elle était bien colorée.